

L'ORDRE

BUREAUX : 30, RUE SAINT-GABRIEL.

Les lettres d'affaires doivent être adressées aux Propriétaires, et celles concernant la rédaction, à MM. les Rédacteurs du journal. — Aucune lettre non-affranchie n'est retirée du bureau de poste.

Pour les conditions de l'abonnement et des annonces, voir la dernière page. PLINGUET & LAPLANTE, Editeurs-Propriétaires.

L'EMIGRATION AU CANADA.

Sous ce titre, le Courrier de l'Europe de Londres vient de publier un article très sympathique pour lequel nous lui devons de la reconnaissance. Le voici :

En dépit d'une certaine école d'économie politique, la terre est bien assez grande pour nourrir tous ses habitants, fussent-ils dix fois plus nombreux qu'ils le sont aujourd'hui. Mais il ne faut pas vous tenir avec obstination au pays qui vous a vu naître. Si vous n'y trouvez pas l'aisance par le travail, si la terre vous y fait défaut, allez chercher ailleurs les moyens de subsistance. Sans doute, il est triste de s'expatrier ; mais il vaut encore mieux subir cette tristesse que de souffrir des peines de la misère. Voyez les Anglais ; ils n'hésitent pas à aller s'établir aux Etats-Unis ou en Australie. Ils y retrouvent, ils est vrai, leurs habitudes et leur langage. Eh ! bien, pour nous Français il y a le Canada, dont une partie est restée française de langage et de cœur, et où nous rencontrons, pour ainsi dire, des compatriotes. Mais il y fait si froid ! objecte-t-on. En effet, il existe un préjugé si fort au sujet de la rigueur du climat dans l'ancienne colonie française, que rien qu'à entendre prononcer le nom de Canada on frissonne de froid. Or, voici ce que nous lisons à ce sujet dans une brochure publiée par ordre du gouvernement de Québec, sous le titre de La Province de Québec et l'émigration européenne :

On exagère beaucoup en Europe, lisons-nous dans ce travail, la rigueur de nos hivers, et l'on répète si souvent que c'est là une grande objection, un obstacle sérieux à la colonisation du pays, que nous croyons devoir dire de suite quelques mots à ce sujet, pour prouver que le climat du Canada n'est pas du tout si rigoureux qu'on se plaît à le représenter.

Notre climat est sans contredit le plus salubre de l'Amérique du Nord, et il n'y a pas d'Européen qui, après un séjour d'un an au Canada, ne préfère notre ciel sans nuages et nos froids vivifiants aux petites pluies glacées et aux brumes de quelques-uns des pays les plus peuplés de l'Europe.

Nos populations ne connaissent guère d'autres maladies que celles qui résultent d'irrégularités dans la manière de vivre ou d'imprudences commises en s'exposant aux variations subites de l'atmosphère ; et ceux qui frissonnent à l'idée de voir le thermomètre descendre jusqu'à zéro croiraient à peine que dans certaines parties de la Province on est constamment à la neige, tombe chaude en hiver et en été, et que l'été est doux, les cultivateurs s'inquiètent de cet adoucissement de température plutôt qu'ils ne s'en réjouissent.

Les neiges de la province de Québec sont loin d'être aussi défavorables aux travaux agricoles que les neiges sont à tout pays à la culture. Grâce à la longueur de nos hivers, le sol jouit d'un repos complet durant six mois ; de là une vigueur et une rapidité de croissance que se rencontrent rarement ailleurs au même degré. Les grains et les fruits parviennent toujours à leur entière maturité et nos récoltes peuvent, au point de vue de la qualité, comme de la quantité, soutenir avantageusement la comparaison avec celles de n'importe quel pays. Ajoutez à cela l'excellence de nos routes d'hiver qui nous fournissent de si grandes facilités pour le transport des produits au marché, pour le chargement des grains et pour le transport du bois hors de la forêt.

Les faits suivants relatifs à la culture des fruits prouveront mieux qu'un simple tableau de la température moyenne par mois et par an, jusqu'à quel point notre climat est adapté aux fins agricoles. A l'île de Montréal est partout renommée pour l'excellente qualité de ses pommes, et l'île d'Orléans près de Québec, l'est également pour ses prunes. Le melon et la tomate acquièrent des proportions considérables et parviennent à une maturité parfaite en plein air. La culture du maïs, du houblon, du tabac donne un rendement satisfaisant. Le chanvre et le lin sont des plantes indigènes et peuvent se cultiver sur une grande échelle dans la province.

Une autre preuve qu'après tout notre climat n'est pas si rigoureux, c'est que les mineurs s'y sont aisément acclimatés. A Québec, on les voit voltiger en grand nombre de toit en toit, égarer nos places publiques par n'importe quel temps, durant la saison d'hiver.

En et à, on jouit à Québec de la température de Toulouse, et à Montréal de celle de Marseille.

Les fièvres tremblantes, si redoutables pour le colon de l'Illinois, de l'Indiana et d'autres Etats de l'Union américaine, n'ont jamais éclaté leurs ravages dans cette Province.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la Constitution Canadienne est très libérale ; que les impôts y sont légers et ne présentent jamais d'une manière directe sur la propriété, et que c'est le pays, par ses représentants, qui vote ces impôts.

Il y a, en ce moment, dans la province de Québec, 6,439,000 acres de terre à vendre en lots de fermes, à peu près toutes recouvertes par de bonnes routes et dont les deux tiers au moins sont propres à la culture. Il suffit, pour entrer en possession d'un lot, de payer un cinquième du prix ; le reste se paie en quatre ans, par sommes égales.

Du reste, nous ne pouvons énumérer tous les avantages offerts aux émigrants par la Province de Québec, et nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs au travail très complet auquel nous avons emprunté les détails ci-dessus.

BEAUX-ARTS.

Nous apprenons avec plaisir que M. F. Jehu-Prume s'est décidé à fixer les dates de ses six concerts de chambre qui auront lieu, à la salle des arts, lundi le 19 janvier, mardi le 31 janvier, mardi le 14 février, mardi le 28 février, mardi le 14 mars et mardi le 28 mars.

Malgré que la liste de souscription qu'il a eue ouverte pour couvrir les frais de ces concerts ne soit pas encore remplie, M. Prume a confiance dans les amateurs des beaux arts pour la compléter. La liste demeurera ouverte chez M. M. Prince, J. Gould, Dawson et Frère, A. Doure et Cie, jusqu'au 19 janvier, jour du premier concert.

Nous profitons de l'occasion que nous avons pour dire quelques mots sur l'action physique et morale de la musique.

La musique peut se définir : l'art d'émouvoir par la combinaison des sons. Ce n'est pas seulement de l'espèce humaine que l'action de cet art se fait sentir ; la plupart des bêtes organisées y sont plus ou moins sensibles. L'ouïe qu'il attaque immédiatement sensible n'est que son agent. C'est sur le genre nerveux que sa puissance se développe avec le plus de force ; de là vient la diversité de ses effets. Les animaux, les insectes même, sont sensibles à la musique, mais d'une manière différente. Dans les uns la sensation ressemble à un ébranlement nerveux porté jusqu'à la douleur ; dans les autres, le plaisir subit diverses transformations. L'attention de tous est fixée sans distraction dès que les sons se font entendre.

Les phénomènes développés par la

musique dans l'organisation humaine sont surtout très dignes de remarque. Sur un certain nombre d'individus également sensibles à ses accents, il est des combinaisons de sons qui excitent le plaisir des uns tandis que les autres restent impassibles ; et réciproquement, telle combinaison qui ne nous a point émus dans un moment nous transporte de plaisir dans un autre. Quelques fois ce plaisir n'est qu'une douce sensation à laquelle on semble s'abandonner d'une manière passive ; dans d'autres circonstances l'action de l'art prend le caractère de la violence, et tout le système vital est ébranlé. La constitution délicate des femmes les rend propres à éprouver dans l'audition de la musique de plus vives sensations que les hommes ; il en est même chez lesquelles l'action de cet art porte le délire des sens jusqu'au dernier degré.

Mais si le goût de la musique nous est donné par la nature, l'éducation et l'audition de la bonne musique y ajoutent beaucoup et peuvent même le faire naître. De là vient sans doute que l'on voit dans le monde des hommes, d'ailleurs distingués par les qualités de l'esprit et par des talents d'un autre genre, montrer non-seulement de l'indifférence, mais même de l'aversion pour cet art. Quelques philosophes ont pensé que l'organisation de ces individus est incomplète ou vicieuse ; il se peut toutefois que leur manière d'être ne soit que le résultat d'une longue impassibilité des nerfs musicaux, et que le défaut d'exercice ait produit leur insensibilité, comme nous l'avons fait observer, vu la variété des sensations produites par les différents genres de musique.

M. Prume disposera les programmes de ses soirées musicales de manière à contenir les œuvres des compositeurs les plus distingués dans ces genres, afin de satisfaire autant que possible les différents goûts. Nous espérons que le public appréciera les avantages que nous offre M. Prume durant son séjour en cette ville.

A propos d'une lettre publiée dans le Witness par M. le conseiller Stephens au sujet de l'exemption de taxes accordée par la corporation à nos Institutions de bienfaisance, nous faisons remarquer tout ce qu'il y avait d'inopportun et d'étroit à tenter de soulever l'hostilité populaire contre cette mesure de saine et juste libéralité.

Le Witness, avec sa bonne foi accoutumée, ne voit dans notre article qu'un aveu de la justice des prétentions du trop zélé Conseiller. Et une prière à la corporation de continuer le faveur des Institutions Catholiques la même charité complaisante que par le passé. Ce religieux journal, volontairement ou non, fait erreur. Ce que nous avons dit, c'est qu'il était beaucoup plus profitable à notre société d'avoir à compenser par un léger surplus, réparti sur les sommes exigées pour contributions des particuliers, que de forcer de telles institutions à détourner du revenu affecté aux bonnes œuvres qu'elles accomplissent les quelques centaines de piastres dont l'absence du trésor mu-

nicipal semble si fort inquiéter quelques fanatiques et quelques amateurs du bruit. Ce que nous avons dit, c'est que la Corporation ne pouvait pas sans injustice profiter des sacrifices faits par des particuliers au bénéfice de la classe nécessaire pour prélever des taxes, lorsque ces mêmes sacrifices et les institutions qu'ils faisaient surgir servaient le trésor public de la charge d'en élever de semblables.

Le droit d'exemption que nous avons revendiqué pour les institutions catholiques, nous l'avons également revendiqué pour les institutions protestantes.

Le Witness feint de l'ignorer. Il aime mieux faire voir aux pauvres intelligences qui sont disposées à le suivre partout où son fanatisme l'inspire de les conduire, que nous entretenions à l'égard des classes protestantes le même esprit d'hostilité et d'exclusivisme que lui-même entretient si manifestement contre tout ce qui est canadien-français ou irlandais et catholique.

Nous le répétons donc : loin de songer à rappeler une règle si salutaire qui a permis à ces institutions de créer une plus grande somme de bien, le Conseil, se conformant en cela au désir de la partie intelligente de la population et imitant la conduite du comité des finances qui s'est prononcé si largement contre la discontinuation d'une telle exemption, saura remettre à leur place ces agents de troubles et de discorde et déconcragera par son attitude énergique toute nouvelle tentative que l'on voudrait faire à ce sujet.

On nous communique l'extrait suivant d'une lettre écrite par un jeune capitaine d'infanterie de ligne, prisonnier à Erfurt :

"Erfurt, 27 novembre 1870. "La soldé qu'on nous donne n'est certainement pas forte ; elle nous suffit pour vivre, mais, hélas ! pas pour nous acheter le linge et les vêtements dont nous avons si grand besoin, à l'entrée de cette rigoureuse saison. Tu comprends, du reste, que sachant la France envahie, et rageant ici notre être, nous ne pensons qu'à vivre le plus strictement possible.

"Savoir qu'en France tout le monde prend les armes et ne pas pouvoir courir donner encore son sang, sa vie pour la patrie !... Va, les souffrances physiques sont bien peu de chose, je te le jure, auprès de ces tortures-là. Dieu préserve à jamais un général et une armée d'avoir à traîner à sa remorque un souverain qui sent le pouvoir lui échapper. C'est ce qui nous a perdus à Sedan, nous voulions faire une trouée ; il en serait resté 20,000, 30,000, qu'importe, nous n'osions pas capituler. Malheureusement, l'existence "si précieuse" de Napoléon eût pu être compromise, et alors on a dirigé la retraite de l'armée dans une source, une vraie source, entassés tu bien, dans laquelle 1,753 canons prussiens se sont mis à nous envoyer une grêle d'obus. Nos généraux ont trouvé cela gênant et alors on nous a vendus !... "

"Oh infamie ! Du moins n'avons-nous pas fait comme à Metz et, malgré les ordres formels de nos généraux, les Prussiens ne peuvent se vanter d'avoir eu un seul drapeau à Sedan. Tout cela est bien triste, mais je assure que je continue à porter haut la tête. A notre rentrée en France, on fera de nous ce que l'on voudra ; pour moi j'ai fait mon devoir, ma compa-

gnie m'a toujours vu à sa tête, toujours debout et au poste le plus périlleux. Je puis le dire sans fausse modestie, car ce n'est que mon devoir ; l'honneur est donc sauvegardé, l'infamie, sont pour ceux qui, par incurie ou par trahison, nous ont perdus. Ce qui nous fait rire par exemple, c'est quand nous lisons que Napoléon songe à rentrer en France à la tête de l'armée aujourd'hui prisonnière. Allons donc ! il n'y a "pas un officier, pas un soldat" qui ne lui cracherait au visage et ne lui tournerait ensuite le dos avec le mépris que doit en courir l'homme assez lâche pour mettre sa vie avant le salut de la patrie.

"Je suis maintenant en correspondance réglée avec ma famille à Versailles ; ils ne savent plus trop comment se nourrir ; tous les magasins sont fermés et l'argent est rare. Ils ne reçoivent aucune lettre de France et ne peuvent en recevoir."

LETTRE DE PARIS.

Le correspondant du Daily Telegraph à Versailles, écrivant à la date du 14, annonce que la veille sont arrivés dans cette ville, venant de Paris, le major général Clarendon et le capitaine Hore, attachés à l'ambassade britannique à Paris, et le prince Wittgenstein, chef militaire russe. Deux autres messieurs ont pu quitter Paris avec eux. Les renseignements qu'ils ont apportés au camp prussien à Versailles, sur l'approvisionnement des vivres des Parisiens, leur matériel de guerre et leurs troupes sont de nature, dit ce correspondant, à dissiper les illusions des chefs des armées prussiennes qui ont cru que Paris se rendrait avant la Noël.

La quantité des vivres que possède Paris suffit encore pour nourrir la garnison et la population jusqu'à la fin de février ; on pourrait même les nourrir un mois de plus sans que de sérieuses privations fussent leur être imposées. Cette situation est confirmée par des personnes que leur position officielle met au mesure de leur rendre parfaitement compte. Il n'y a pas la moindre probabilité que la population pousse les autorités locales à se rendre avant l'expiration de la période indiquée. L'esprit de cette population est d'ailleurs excellent ; après avoir traversé des phases diverses, tantôt de joies extravagantes et tantôt de profond découragement, la population de Paris est revenue à un sentiment de calme qui marque qu'elle s'est enfin décidée à soutenir les rigueurs du siège jusqu'à toute extrémité. Tout homme, qu'il soit marié ou célibataire, et capable de porter les armes, est devenu soldat ; ceux qui l'on considère comme étant trop jeunes ou trop vieux pour le service militaire ont été organisés en gardes nationales ou civiques qui maintiennent dans la ville un ordre si parfait que jamais Paris n'a été plus sûr. La nuit, bien que les rues soient presque obscures et que les hommes appartenant aux rangs les moins élevés de la société soient tous munis d'armes.

Chant de la Landwehr Prussienne.

Voici la traduction exacte du chant qui est actuellement à la mode dans les rangs de la landwehr prussienne. Nous empruntons ces strophes à l'Orient de Vienne et nous les donnons comme un symptôme des dispositions qui dominent parmi les soldats de la landwehr.

Je suis soldat, mais je le suis à contre cœur ; le jour où je le suis devenu, on ne m'a pas consulté. On m'a, de vive force, tenu dans la caserne, et là je me suis trouvé pris comme le gibier dans un filet. Oui, j'ai dû abandonner ma patrie et le cœur de ma bien-aimée et tous mes amis. Lorsque je songe à tout cela, je sens la douleur et la tristesse et je sens aussi la colère grandir dans mon cœur.

II. Je suis soldat, mais je ne le suis que malgré moi. Je ne l'aime pas, la défroque de drap bleu que m'a donnée le roi, je ne l'aime pas la vie sanglante des armes. J'aurais assez d'un bâton pour me défendre. Dites-moi, pourquoi avez-vous besoin de soldats ? Les peuples n'aiment que le repos et la paix. Mais par rage de domination et au grand détriment des peuples, vous faites fouler et dévaster les plaines dorées.

III. Je suis soldat. Jour et nuit me voici condamné à marcher ; au lieu d'être à mon paisible travail il faut que je monte la garde. Au lieu d'être en liberté, il faut que je présente le salut militaire, il faut que je m'incline devant d'arrogants gamins. Et une fois parti en campagne, il faut que j'égorde des frères dont aucun ne m'a fait le moindre mal. Et si je reviens épuisé et estropié, je reçois pour toute récompense un morceau de ruban et une décoration, et c'est l'estomac creux que je m'écrie : Je suis soldat !

IV. Vous tous, mes frères Allemands ou Français, Hongrois, Danois ou Hollandais, que vos pantalons soient bleus, verts, rouges ou blancs, au lieu de la balle meurtrière, tendez-vous une main fraternelle. Allons, retournons dans notre patrie, pour affranchir notre peuple du joug des tyrans. Car les tyrans seuls sont dans la nécessité de la guerre. Je ne veux plus être que le soldat de la liberté !

EST-CE VRAI ?

Quoique le bruit de l'attentat sur la personne du roi Guillaume ait été démenti, nous trouvons cependant dans "L'Avenir du Gers" le récit très circonstancié de la rumeur qui deviendrait ainsi un fait acquis. Laissons parler ce journal :

Le roi de Prusse, désirant fêter somptueusement l'anniversaire de la princesse de Galles, avait, la veille, donné à Versailles des réjouissances splendides. Dîner de gala à la préfecture, quatre-vingts couverts, bals publics ; musiques et fanfares militaires sur les places jusqu'à onze heures du soir ; grandes eaux devant toute la cour assemblée ; le roi Guillaume, les princes de Wurtemberg, Bado, le prince royal Fritz à pied près de son père ; de Moltke, en voiture, et une vingtaine de généraux suivis par tout leur état-major.

Cette nouvelle édition des fêtes et des réjouissances de Louis XIV et de ses successeurs avait, paraît-il, chauffé la cervelle du vieux roi de Prusse.

Le lendemain, il voulut rafraîchir un peu ses esprits par une petite promenade, et il se dirigea vers les sites pittoresques situés entre Louveciennes et Bougival.

Il était entouré d'une faible escorte, et il cheminait, fumant bourgeoisement sa pipe, hors d'attente des salutations ordinaires du Mont Valérien.

Soudain un coup de feu éclata et une balle siffla à l'oreille du promeneur, qui oscilla sur lui-même et fit quelques pas en avant pour s'appuyer sur le bras d'un de ses voisins.

En même temps, quelques hommes de sa suite se détachent, se dirigent vers l'endroit d'où semblait être partie la détonation et se livrent à des investigations minutieuses.

Au bruit de quelques instants de recherche, ils ramènent aux pieds du roi un soldat bavarois à la mine

Feuilleton de l'Ordre.

MISERES DE LONDRES

QUATRIEME PARTIE.

EN DRAME DANS LE SOUTHWARK.

VII

Miss Ellen demeura stupéfaite de ce brusque départ. — Oh ! dit-elle enfin avec un accent de haine et de mépris tout à la fois, cet homme me brave, mais je l'écraserai comme un reptile. La patricienne avait des tempêtes dans l'âme. Quel était cet homme qui possédait son secret, cet homme qui savait tout sur elle, et sûr qui elle ne savait rien ? Aujourd'hui gentleman, rough demain, tantôt montant à Hyde-Park un cheval pur sang, et tantôt s'attaquant dans une taverne du Wapping avec des voleurs et des filles perdues, cet homme avait osé parler la tête haute à miss Ellen. Il l'avait courbée sous son regard d'aigle, il avait eu l'impudence de lui dire : " Je veux que vous serviez l'Irlande, que votre père a trahie ! "

Ces dernières paroles étaient une menace, une menace qui froissait l'orgueil de miss Ellen, plus encore que celle de se servir de ces lettres que Dick Harrisson avait fait mettre dans sa bière.

— Oh ! se dit miss Ellen après une minute de rêverie, il faut que cet homme soit châtié !

Elle secoua alors le cordon de soie qui correspondait au petit doigt du cocher.

Celui-ci s'arrêta et se pencha pour recevoir ses ordres.

— A Notting-Hill, lui dit la jeune fille, et rentre à terre.

Le cocher rendit la main à son trotteur, qui fila comme une flèche.

Pendant que le rapide attelage dévorait l'espace, miss Ellen se disait :

— Les haines religieuses sont mieux trempées que les haines politiques. Ce prêtre que je vais voir servira ma vengeance plus sûrement et plus fièlement que tous les ministres du monde.

Une lueur s'était faite, comme on va le voir, dans l'esprit de miss Ellen, et la fière patricienne avait tout à coup trouvé un auxiliaire digne de la comprendre.

Notting-Hill est un quartier éloigné de Londres, à l'ouest de Kingsington garden.

Il y a de belles rues larges, des squares merveilleusement réalisés et entretenus, quelques parcs en miniature où passent ça et là deux ou trois moutons, des centaines de jolies maisons, toutes bâties sur le même mo-

dèle et qui paraissent sortir d'une boîte à jouets de Nuremberg, et pas une boutique ni un magasin. Aussi, dès neuf heures du soir, les rues sont désertes, et si l'Anglais était curieux, tout le monde se mettrait aux fenêtres en entendant rouler une voiture.

En vingt minutes, le coupé de miss Ellen s'arrêta entre la grille de Kingsington garden et Notting-Hill.

Le cocher se pencha de nouveau et attendit.

— Elgin-Crescent, lui dit miss Ellen.

Le coupé partit. Quelques minutes après il s'arrêta devant une petite maison, sœur jumelle de toutes celles du quartier, ayant son petit jardin devant, et un autre petit jardin derrière, et un autre petit jardin avec une grille de communication.

Miss Ellen mit pied à terre, monta lentement les trois marches de la porte d'entrée, et appuya ses doigts mignons sur le bouton de la sonnette.

Il y avait pas une âme dans la rue ; pas une lumière ne brillait aux fenêtres de la maison.

On eût dit qu'elle était déserte.

Cependant, à peine miss Ellen eut-elle sonné que des pas retentirent à l'intérieur, des pas lents et mesurés, qui avaient quelque chose de méthodique et de solennel.

Puis la porte s'ouvrit, et un homme se montra sur le seuil, tenant à la main un de ces bourgeois à dossier de cuivre poli qu'on appelle des lampes d'escalier.

Cet homme était vêtu de noir des

pieds à la tête et cravaté de blanc. Il portait une de ces longues redingotes auxquelles il est toujours facile, à Londres, de reconnaître les ministres de la religion anglicane.

A la vue d'une femme, il fit un pas de retraite, comme il convient à un saint pasteur, qui doit toujours se mettre en garde contre les tentations du démon.

— Vous êtes le révérend sir Peters Town ? lui dit la jeune fille.

— Oui, milady, répondit-il, attachant sur la jeune fille un œil austère.

— C'est bien vous que je cherche, dit miss Ellen.

Et elle entra.

Sir Peters Town fit un nouveau pas de retraite.

Miss Ellen lui dit :

— C'est bien à Votre Honneur que j'en ai, et que Votre Honneur se rasure, je ne suis ni une sollicitieuse ni une importune.

Le révérend était déjà fixé. Il avait aperçu dans la rue le coupé de miss Ellen. En dépit de ses vêtements d'une simplicité bourgeoise, miss Ellen avait un grand air qui acheva de subjuguier sir Peters Town.

Il emmena la jeune fille au fond du corridor, et poussa une porte d'où s'échappait un rayon de clarté.

Miss Ellen était au seuil d'une manière de cabinet de travail, dont les fenêtres donnaient sur le jardin et la square, ce qui expliquait, que, de la rue, elle n'eût pas vu de lumière.

Cette pièce assez vaste était tendue d'une étoffe verte qui devait la rendre

fort sombre pendant le jour.

Une vaste table surchargée de livres et de papiers était au milieu, et tout auprès se trouvait une cheminée dans laquelle brûlait un maigre feu.

L'homme chez qui miss Ellen pénétrait ne paraissait pas, comme on voit, sacrifier grand-chose au confortable. Il avançait un siège à miss Ellen de l'autre côté de la table, qu'il mit entre elle et lui comme une barrière, et lui dit :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je le vois, dit miss Ellen, vous ne me reconnaissez pas.

— En effet, dit-il, je ne sais... il me semble pourtant...

Et il la regardait avec une attention méticuleuse et qui n'était pas dépourvue de défiance.

Ce personnage était un homme d'environ cinquante cinq ans. Il était grand, mince, chauve, avec quelques mèches de cheveux grisonnants qui descendaient irrégulièrement aux deux côtés de ses tempes osseuses. Ses lèvres minces, son nez droit, ses petits yeux gris profondément enfoncés sous une arcade sourcilière énorme, lui donnaient une expression de volonté sauvage et d'énergique dureté. On devinait en lui, à première vue, un de ces prêtres méthodistes qui ne songent qu'à convertir de gré ou de force à leur doctrine tous ceux qu'ils trouvent sur leur chemin.

Miss Ellen lui dit :

— Je vous ai vu cependant deux fois.

— Ah ! fit le révérend.

— Chez mon père, ajouta-t-elle.

— Votre... père ?...

— Oui, et j'ai assisté même à un entretien des plus sérieux que vous avez eu avec lui.

Le révérend regardait miss Ellen avec une ténacité croissante.

— J'ai pourtant la mémoire des visages, dit-il.

— Vraiment ? fit miss Ellen avec un sourire quelque peu ironique, tandis que le prêtre baissait tout à coup les yeux sous son regard.

— Mais, reprit-il, il y a évidemment quelque chose de changé... dans votre personne...

— Ou dans mon costume, dit miss Ellen.

— Peut-être...

— Mon révérend, reprit-elle, je n'ai vraiment pas le temps d'exercer votre mémoire, et je vais lui venir en aide sur-le-champ.

— Ah ! fit M. Peters Town.

— Je m'appelle miss Ellen, et je suis fille de lord Palmure.

Ce fut comme un coup de théâtre. A ce nom, le révérend se leva vivement et s'inclina aussi bas que possible en disant :

— Pardonnez-moi, miss Ellen, je suis un étourdi, et cependant à mon âge...

— Monsieur, ajouta miss Ellen, je ne viens pas chez vous à dix heures et demie du soir, et toute seule, sans de graves et puissantes raisons...

Le révérend s'inclina encore.

— Je viens pour l'Irlande, dit-elle. Ces mots firent passer un nuage sur le front blafard du prêtre, et un éclair

altière, l'œil vif, énergique, tenant dans la main un fusil encore chaud.

Service Télégraphique.

LA GUERRE EN EUROPE.

Londres, 6.—On dit que les casernes du fort Rosny, à l'est de Paris, ont été démolies par le feu des canons allemands.

Londres, 7.—Les Français placés sous le commandement du gén. Roy ont été battus par les Prussiens dans deux rencontres, le 4, sur la rive gauche de la Seine.

Les Prussiens rapportent que le bombardement a été efficace au sud et au nord-est de Paris, ainsi que des canonniers.

Les derniers avis de Vesoul annoncent qu'il y a 40,000 Français près de Rioz, à mi-chemin entre Vesoul et Besançon.

Une dépêche spéciale de Berlin au Herald en date du 5 dit: "Les trois Etats de l'Allemagne du Sud ont volontairement discontinué les diverses négociations qu'ils avaient jusqu'ici à Vienne."

On dit que le gouvernement anglais paie les dépenses des prisonniers français qui ont été remis en liberté et qui sont partis pour les Etats Unis.

On propose d'agrandir comme suit les cadres de l'armée anglaise: cavalerie, 18,000; infanterie, 120,000; artillerie, 50,000; corps d'ingénieurs, 300.

O'Donovan Rossa ainsi que d'autres fuyés ont été remis en liberté aujourd'hui à Chatham, d'où ils se sont rendus à Liverpool pour, de là, quitter le pays.

Une bande de brigands grecs, au nombre de 80 hommes, s'est battue, le 31 ultimo, avec les troupes turques près des frontières et a été défait, avec une perte de 20 hommes.

MADRID, 7.—On annonce que Sagasta prend le portefeuille des finances et de l'intérieur dans le cabinet espagnol.

SWITZERLAND, 7.—Une élection de membres pour le Reichstag de l'Allemagne du Nord aura lieu dans le Wurtemberg.

BERLIN, 7.—On négocie en ce moment le second placement de emprunts de 50,000,000.

MUNICH, 7.—La Chambre Haute a approuvé le crédit extraordinaire demandé par le gouvernement pour la guerre.

NEW YORK, 7.—L'Evening Post dit que des dépêches privées reçues cette après-midi des régions minières de Schuykill et Lackawanna annoncent que le grand Conseil de l'Association bienveillante des mineurs, une société de mineurs de charbon bien connue, a ordonné une grève générale.

Des avis de Londres et de Paris en date du 3 disent que Trochu a, le 30 déc., lancé une proclamation aux citoyens, dans laquelle il dit que des efforts sont faits pour détruire l'union et la confiance auxquelles Paris doit sa défense prolongée, et qu'on fait du capital politique avec les désappointements qui ne sont causés que par la rigueur du froid.

Les rapports des généraux qui commentent les fortifications font voir que très peu de dommages ont été faits par le bombardement aux villages situés dans et que peu d'hommes ont été blessés.

Le conseil de guerre a approuvé les mesures qui associent la garde nationale et la garde mobile à l'armée régulière afin de défendre la ville plus vigoureusement.

Lille, 8.—Les quartiers-généraux français sont à Bordeaux.

Les pertes approximatives dans la bataille de Bapaume ont été de 9,000 Allemands et 4,000 Français.

Lille, 8.—Les quartiers-généraux français sont à Bordeaux.

de haine subite s'échappa de ses petits yeux, qui pétillaient alors d'un fauve éclat.

HAYRE, 8.—10,000 Allemands ont été défaits hier par le gén. Roy près de Juniazes. Depuis les Français ont occupé Bourghel-dell et menacé de chasser les Prussiens du Pont Andover.

VERSAILLES, 5.—Les batteries allemandes au Sud de Paris, ont aujourd'hui bombardé les forts Issy, Vanvres, Mont-Rouge ainsi que les retranchements français de Villejuif et Point du Jour, et les canonniers français qui sont sur la Seine.

Le Fort d'Issy a été réduit au silence. Vanquart, de l'armée de Von Werder dans la Vallée de la Saône, a eu un engagement avec les Français hier, et leur a pris 200 prisonniers.

BRUXELLES, 6.—Les batteries de Clamart et de Villejuif, lançant des boulets de 24 livres et des obus de 65, ont bombardé les forts d'Issy, de Vanvres et de Mont-Rouge. Hier et aujourd'hui les forts ont répondu avec un effet considérable avec des canons lançant des boulets de 100 et 150 livres.

Le gén. Chanzy s'avance en deux colonnes: son principal corps est à Latoupe et l'autre à Vendôme. Le duc de Mecklenbourg occupe les lignes entre Blois, Vendôme, Latoupe et Verneuil.

Les forces des généraux Faidherbe et Boyelles sont en excellent ordre.

Les pertes de Manteuffel, dans les batailles du 2 et du 3, ont été de 3,200 hommes.

LONDRES, 7.—Noël, l'Anglais accusé de complicité dans le massacre exécuté par les brigands de Marathon, s'est livré lui-même aux autorités.

Des assemblées sympathiques à la France ont été tenues dans plusieurs localités en Angleterre, sous les auspices des radicaux.

On dit que le gouvernement anglais paie les dépenses des prisonniers français qui ont été remis en liberté et qui sont partis pour les Etats Unis.

On propose d'agrandir comme suit les cadres de l'armée anglaise: cavalerie, 18,000; infanterie, 120,000; artillerie, 50,000; corps d'ingénieurs, 300.

O'Donovan Rossa ainsi que d'autres fuyés ont été remis en liberté aujourd'hui à Chatham, d'où ils se sont rendus à Liverpool pour, de là, quitter le pays.

Une bande de brigands grecs, au nombre de 80 hommes, s'est battue, le 31 ultimo, avec les troupes turques près des frontières et a été défait, avec une perte de 20 hommes.

MADRID, 7.—On annonce que Sagasta prend le portefeuille des finances et de l'intérieur dans le cabinet espagnol.

SWITZERLAND, 7.—Une élection de membres pour le Reichstag de l'Allemagne du Nord aura lieu dans le Wurtemberg.

BERLIN, 7.—On négocie en ce moment le second placement de emprunts de 50,000,000.

MUNICH, 7.—La Chambre Haute a approuvé le crédit extraordinaire demandé par le gouvernement pour la guerre.

NEW YORK, 7.—L'Evening Post dit que des dépêches privées reçues cette après-midi des régions minières de Schuykill et Lackawanna annoncent que le grand Conseil de l'Association bienveillante des mineurs, une société de mineurs de charbon bien connue, a ordonné une grève générale.

Des avis de Londres et de Paris en date du 3 disent que Trochu a, le 30 déc., lancé une proclamation aux citoyens, dans laquelle il dit que des efforts sont faits pour détruire l'union et la confiance auxquelles Paris doit sa défense prolongée, et qu'on fait du capital politique avec les désappointements qui ne sont causés que par la rigueur du froid.

Les rapports des généraux qui commentent les fortifications font voir que très peu de dommages ont été faits par le bombardement aux villages situés dans et que peu d'hommes ont été blessés.

Le conseil de guerre a approuvé les mesures qui associent la garde nationale et la garde mobile à l'armée régulière afin de défendre la ville plus vigoureusement.

Lille, 8.—Les quartiers-généraux français sont à Bordeaux.

Les pertes approximatives dans la bataille de Bapaume ont été de 9,000 Allemands et 4,000 Français.

Lille, 8.—Les quartiers-généraux français sont à Bordeaux.

de haine subite s'échappa de ses petits yeux, qui pétillaient alors d'un fauve éclat.

(A continuer.)

Clamart est occupée par les Prussiens et son feu retourne contre les Français.

Un autre correspondant télégraphique de Versailles en date du 7 que le bombardement des forts actuels de Paris continue activement et que le feu des Français s'est ralenti.

Un correspondant de Mergency dit que les forts Rosny et Nogent ont souffert sérieusement et qu'on croit qu'il n'y a pas d'infanterie française en dehors des fortifications à l'est et au nord-est.

Paris est actif et on attend immédiatement des opérations offensives.

ASPINWALL, 5.—Il y a eu un tremblement de terre à Arequipa, Pérou, le 21 déc. Les maisons ont été un peu endommagées, mais il n'y a pas eu de pertes de vie.

Nous apprenons qu'une députation des électeurs les plus influents du Quartier St. Louis s'est rendue auprès de M. Océvide Loranger et lui a offert la candidature pour les prochaines élections municipales.

En face d'un témoignage aussi spontané et aussi honorable de confiance publique, M. Loranger n'a pas cru devoir décliner, et il se présente.

Nous prions donc instamment nos amis du quartier St. Louis de ne pas se laisser entraîner par la réputation de M. Anderson.

Monsieur Eugène Hébert, Comptable de la Compagnie de Dépôt et de Prêt du Haut-Canada (Trust and Loan Company) est décédé le 8 courant à sa résidence, à l'âge de 28 ans.

La mort a enlevé dans ce jeune citoyen, un de ces nobles travailleurs qui contribuent dans le silence du devoir, à la richesse et à l'ornement des plus considérables institutions financières de notre ville.

Ses funérailles auront lieu à Laprarie le 11 du courant. Ses parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

Le grand feu de la gare Bonaventure, le 10 du courant, a duré 1 heure 30 minutes, pour se rendre à la gare Bonaventure, et de là se diriger à Laprarie par le train de 2 heures.

Les Irlandais de Montréal viennent d'envoyer à Mgr. Dupanloup la jolie somme de \$1100 pour venir au secours des blessés français. Honneur à eux!

Le Globe annonce que le département des postes va bientôt introduire le système anglais de transmettre pour un centimètre les lettres ouvertes écrites sur une carte de la grandeur d'une enveloppe.

La ville de Toronto seule a souscrit \$23,000 pour le témoignage de reconnaissance publique qui doit être offert à Sir John A. Macdonald.

Les électeurs de l'Hon. M. Huntington doivent lui donner un banquet public qui aura lieu le 25 courant à Waterloo.

C'est demain soir, on ne l'oubliera pas, qu'à lieu le grand concert des élèves de Madame Petipas.

Voici le temps (ne l'oubliez pas) de faire prendre les portraits de vos vieux parents et de vos enfants, parce que si vous venez à les perdre vous en seriez chagrinés pendant qu'il ne vous en resterait guère pour en conserver la mémoire au moyen d'une bonne photographie.

Quant à la poursuite dont se vantent les allemands, le seul fait qui en témoigne, c'est que le matin du 4, deux escadrons de cavalerie ont fait une charge sur l'arrière-garde française; l'un d'eux a été annihilé et l'autre s'est enfui.

Bruxelles, 5.—On a arrêté dans le département de la Saône huit individus soupçonnés d'être des agents bonapartistes. Ils seront probablement traduits devant une cour martiale.

Les quartiers-généraux de Faidherbe sont à Bordeaux demain et s'avanceront vers l'armée de Bourbaki.

La plupart des Français pris à Nuits se sont échappés depuis l'évacuation de Dijon ou ont été délivrés par les francs tireurs.

Une bataille est imminente entre Werder et Garibaldi.

L'armée du Nord de Bourbaki a été réorganisée et sera bientôt prête pour une action offensive.

Londres, 8.—Un télégramme de Versailles au Times dit que le consul américain a eu la permission de sortir de Paris et est arrivé ici. Les canons prussiens peuvent facilement atteindre la cité; plusieurs maisons à Paris sont en feu.

La redoute française à Notre-Dame de...

UNE BIENFAITRICE. A peine lui aurez-vous ouvert la porte, que Mlle Winslow prouvera l'efficacité du Florence Nightingale de la Nonrice.

UN "RIUME", UNE "TOUX" OU UNE "GORGHE RHUMATISME". Si on leur permet de progresser, dégoutant le plus souvent en affections pulmonaires et bronchiques sévères et quelques fois incurables.

Les Trochisques Bronchiques de Brown Atteignent directement aux parties affectées et donnent un soulagement instantané.

Les Broches que l'on vend à l'usage sous le nom de "Trochisques" ne sont qu'une préparation de sucre et de sirop de gomme.

JOHN L. BROWN & FILS. SUR L'ENVELOPPE EXTERIEURE DE LA BOUTEILLE ET L'ETAMPAGE DU GOUVERNEMENT ACCOLÉ À CHAQUE BOUTEILLE.

LES BOUTEILLES QUI ONT APPORTE À LA PRÉPARATION DES TROCHISQUES EN BUTTES SONT IMPORTANTS, EN CE QU'ILS DONNENT À L'ACHETEUR L'ASSURANCE QU'IL OBTIENDRA LES VÉRITABLES TROCHISQUES BRONCHIQUES DE BROWN.

—L'épuration du sang, sur laquelle les charlatans se sont tant appuyés, n'est pas seulement une illusion, mais un mal de sens.

JAMES R. WILSON, Sec. American S. M. Co. N. Y. New York, le 29 Juillet 1870.

—L'immense remise à tourbe de St. Hubert a été consommée par le feu dans la nuit de samedi.

—Le Globe annonce que le département des postes va bientôt introduire le système anglais de transmettre pour un centimètre les lettres ouvertes écrites sur une carte de la grandeur d'une enveloppe.

—La ville de Toronto seule a souscrit \$23,000 pour le témoignage de reconnaissance publique qui doit être offert à Sir John A. Macdonald.

—Les électeurs de l'Hon. M. Huntington doivent lui donner un banquet public qui aura lieu le 25 courant à Waterloo.

C'est demain soir, on ne l'oubliera pas, qu'à lieu le grand concert des élèves de Madame Petipas.

Voici le temps (ne l'oubliez pas) de faire prendre les portraits de vos vieux parents et de vos enfants, parce que si vous venez à les perdre vous en seriez chagrinés pendant qu'il ne vous en resterait guère pour en conserver la mémoire au moyen d'une bonne photographie.

Quant à la poursuite dont se vantent les allemands, le seul fait qui en témoigne, c'est que le matin du 4, deux escadrons de cavalerie ont fait une charge sur l'arrière-garde française; l'un d'eux a été annihilé et l'autre s'est enfui.

Bruxelles, 5.—On a arrêté dans le département de la Saône huit individus soupçonnés d'être des agents bonapartistes. Ils seront probablement traduits devant une cour martiale.

Les quartiers-généraux de Faidherbe sont à Bordeaux demain et s'avanceront vers l'armée de Bourbaki.

La plupart des Français pris à Nuits se sont échappés depuis l'évacuation de Dijon ou ont été délivrés par les francs tireurs.

Une bataille est imminente entre Werder et Garibaldi.

L'armée du Nord de Bourbaki a été réorganisée et sera bientôt prête pour une action offensive.

Londres, 8.—Un télégramme de Versailles au Times dit que le consul américain a eu la permission de sortir de Paris et est arrivé ici.

La redoute française à Notre-Dame de...

de haine subite s'échappa de ses petits yeux, qui pétillaient alors d'un fauve éclat.

(A continuer.)

GRAND Concert Vocal et Instrumental SECONDE ANNÉE. DONNEE PAR LES ELEVES DE MDE. PETIPAS.

L'INSTITUT DES ARTISANS GRANDE RUE ST. JACQUES, MARDI, LE 10 JANVIER 1871.

PREMIERE PARTIE. 1. "Sans Souci" Duo pour piano.

DEUXIEME PARTIE. 1. "Le Trovatore" duo de Piano.

DIU SAUVE LA REINE! Billets Réservés: 50 Centims. Sieges Réservés: 75 Centims.

ILS DEUS ADJUVET ARTES. Institution Nationale des Beaux Arts appliqués à l'industrie, ou Ecole Spéciale et Publique de Dessin Artistique et Linéaire.

AVIS SPECIAL. Nous avons préparé le meilleur papier pour la fabrication des cartes de visite.

CLASSES DU SOIR L'Institut des Artisans Canadiens

A l'Ecole St. Jacques, A l'Ecole de M. Martineau, A l'Ecole de M. Mauffette.

CLASSES DU SOIR DE L'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

ETABLISSEMENT 1845. SAISON DES FETES 1870. Le Soussigné est prêt à fournir à des PRIX MODE.

MAGASIN D'ÉPICERIES DE PREMIERE CLASSE. W. D. McCLAREN, No. 247, Rue St. Laurent.

Avant de prendre l'inventaire! L'ENSEIGNE DU CADENAS D'ORÉ

Le Soussigné commencera LUNDI PROCHAIN Grande Vente Annuelle de CORNICHEES ET ORNEMENTS DE RIDEAUX

MAGASIN DE PELLETIERES. Comprenant des formes entièrement nouvelles et les plus récentes manufacturées.

ON ACHETE TOUTES ESPECES DE LIVRES D'OCCASION

Mme. MARGARET DEMPSEY, SAGE-FEMME, 70 RUE WOLFE.

CLASSES DU SOIR L'Institut des Artisans Canadiens

A l'Ecole St. Jacques, A l'Ecole de M. Martineau, A l'Ecole de M. Mauffette.

CLASSES DU SOIR DE L'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

ACTE concernant la... 1869

CADEAUX DE NOEL GATEAUX ET CONFISERIE

PETITE GAZETTE. LA DYSPEPSIE EST UN MONSTRE HIBRID

UN ASSORTIMENT DE CHOIX AU No. 517, RUE CRAIG

